

LE

MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. Bacchus dans la mythologie et dans l'opéra de Massenet (9^e article), AMÉDÉE BOUTAREL. — II. Les Concours du Conservatoire (1^{er} article), ARTHUR POUJIN. — III. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

DJÉLAÏ

mélodie exotique de RENÉ LENORMAND. — Suivra immédiatement : *Viatique*, nouvelle mélodie de THÉODORE DUBOIS.

MUSIQUE DE PIANO

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO :

CANTABILE

de CH.-M. WIDOR, transcription de I. PHILIPP. — Suivra immédiatement : *So'r de mai*, valse d'ALBERT LANDRY.

BACCHUS dans la mythologie et dans l'opéra de MASSENET

IX. — *Le cortège de Dionysos-Bacchus et d'Ariane-Aphrodite... La nuit de toutes les ivresses dans la vallée de Tempè.* — Lorsque les

gentils coursiers de l'Aurore, d'Eos ailée et rose, se haussèrent à l'horizon derrière les collines et que la nuit s'effaçant disparut devant eux, les nouveaux époux s'éveillèrent au chant des oiseaux. Naxos

leur parut un séjour de délices, une fleur épanouie des mers ouverte aux tièdes ardeurs du soleil tempérées de fraîches brises. Ils virent bientôt venir à eux des nymphes gracieusement parées et même quelques déesses. On les saluait, on les admirait, on les environnait d'hommages. Les heures du jour s'écoulèrent ainsi, rapides et charmantes; celles du soir apportèrent encore de nouvelles délices.

Le lendemain Bacchus et Ariane promènèrent leurs pompes nuptiales à travers l'île entière. Autour d'eux commençaient à

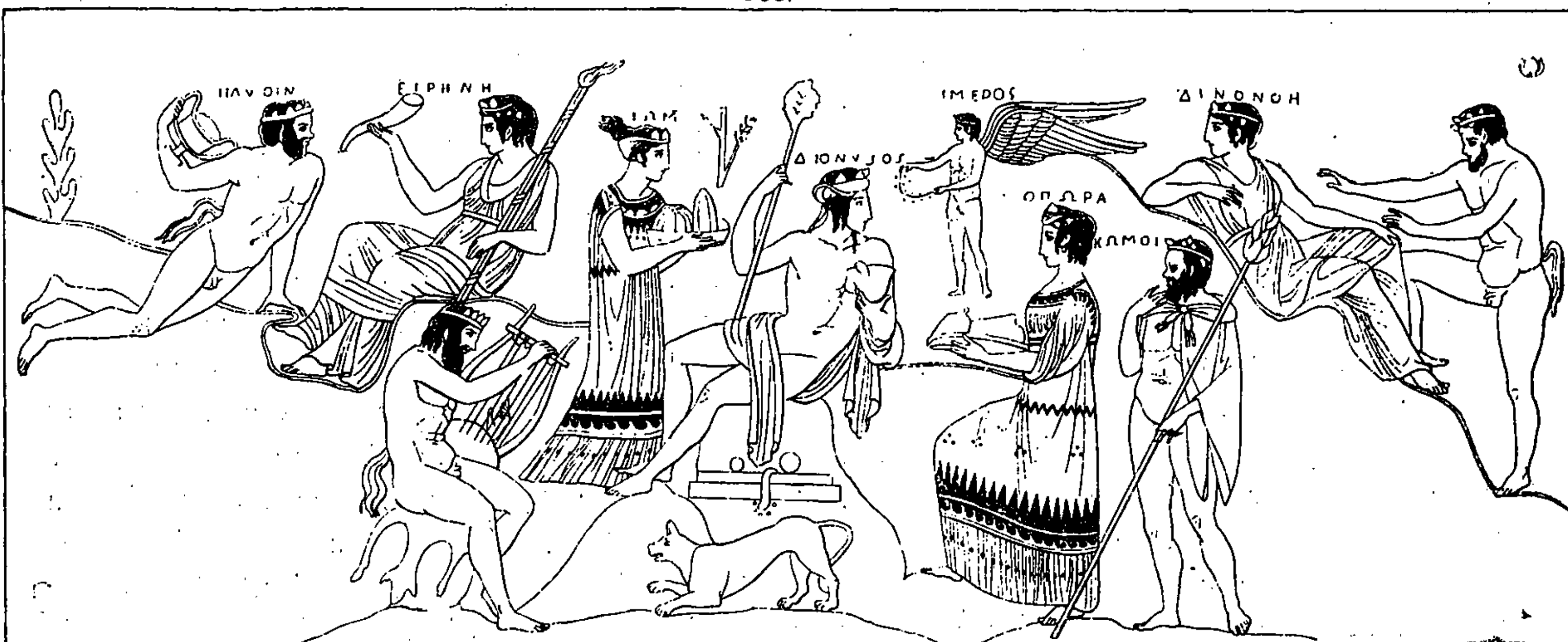
se grouper peu à peu les divinités secondaires dont les forêts, les monts et les vallées étaient déjà remplies par la volonté de Zeus. Des nymphes, des satyres et de simples mortels des deux sexes s'y joignirent. Cet ensemble de personifications diverses fut désigné par l'expression, devenue courante

parmi les hellénistes, de *Thiasos* de Dionysos, autrement dit son chœur sacré, son cycle, les convives de son banquet. Une figuration, que nous reproduisons d'après un vase, montre de quelle manière l'ingéniosité d'invention des peintres céramistes s'exerça pour varier les poses des êtres masculins et féminins dont le dieu et sa compagne firent leurs compagnons désormais inséparables.

Dionysos ($\Delta\iota\omicron\varsigma$ - $\nu\omicron\varsigma\omicron\varsigma$) est au milieu du cadre, assis sur un rocher dans la campagne. Le Désir ($\text{I}\mu\epsilon\rho\varsigma$) vient d'arrêter son vol à travers les airs



Bacchus et Ariane s'éveillent près de l'arbuste qui abrita leur sommeil. L'Aurore, conduite par deux chevaux, passe derrière une colline. Au-dessous, Eros ajuste ses sandales. Des jeunes femmes se préparent à venir saluer les nouveaux époux. (Denkmäler der alten Kunst. Leipzig, Theodor Weicher, éditeur.)



Dionysos recevant l'hommage des divinités et autres êtres fantastiques pendant une fête phrygienne. (Denkmäler der alten Kunst.)

Dionysos ($\Delta\iota\omicron\varsigma$ - $\nu\omicron\varsigma\omicron\varsigma$) est au milieu du cadre, assis sur un rocher dans la campagne. Le Désir ($\text{I}\mu\epsilon\rho\varsigma$) vient d'arrêter son vol à travers les airs

pour lui offrir une couronne. Deux femmes lui apportent des plateaux ou scaphées chargés de fruits. La première s'appelle Dioné ou Thioné (...ων... reste des lettres de l'un des noms Διωνη ou Θιωνη); c'est l'une des nymphes transformées en Hyades. A ses pieds, un anonyme assis charme l'assemblée par les accords de sa lyre. Au-dessus de lui, en perspective, Eirène (Ειρηνη), la Paix, tient une corne d'abondance vers laquelle se penche Edyoinos (Ηδυοινος) représentant la première vendange, l'esprit du vin doux de l'année. Il porte sur son bras droit infléchi le canthare où il pourra boire à longs traits. Du côté opposé s'avance vers Dionysos qui la regarde Opora (Οπωρα), c'est-à-dire la Saison d'Automne largement munie de présents. Derrière elle, Komos (Κωμος), incarnant l'idée de joie et de fête, risque un coup d'œil d'envie sur les dons savoureux qui ne lui sont pas destinés. Un peu à l'écart un anonyme escalade le tertre d'une colline sur lequel est à demi couchée Dinonoë (Δινονοη), l'Ivresse obtenue par le jus fermenté de la vigne.

Ce groupement pittoresque imaginé par un dessinateur ancien n'a rien de limitatif. La disposition des figures, par la symétrie même qui s'imposait à l'artiste, excluait la possibilité d'en admettre un très grand nombre. Nous n'avons donc ici que des types primordiaux. En réalité, le cortège de Bacchus prend les proportions d'une véritable armée. Il comprend, du côté masculin, les Satyres et les Silènes. On les confond volontiers quoique l'antiquité les ait habituellement considérés comme distincts quant à l'espèce et à la généalogie. Les premiers sont à l'origine des êtres sauvages, demi-animaux, demi-hommes. Créés par l'imagination populaire, ils peuplent les monts et les bois. Une queue de cheval s'adapte à leur corps. Ils tempèrent leurs affinités bestiales en cultivant la flûte. Le courage n'est pas leur qualité maitresse. Dans *le Cyclope* d'Euripide, Ulysse les adjure de l'aider à enfoncer la pointe du mât dans l'œil de Polyphème; ils ont peur et se dérobent.

Génies des sources et des fontaines, les Silènes se rattachent aux cultes asiatiques de Dionysos. L'un d'eux, Marsyas, donna son nom à une petite rivière de Phrygie qui coulait près de la ville disparue d'Apamée et fournissait des roseaux non moins recherchés que ceux du lac voisin de Celænæ pour la fabrication des flûtes. Nous avons vu qu'une tradition très en faveur fit du silène Marsyas le rival d'Apollon. Ce genre de personnages agrestes ne dédaignait donc point non plus la musique.

La représentation féminine du cortège de Bacchus a été, pour les artistes, le prétexte constamment invoqué pour justifier les poses tantôt exquisement élégantes, tantôt échevelées, tantôt impétueuses qu'ils se sont plu à prêter aux femmes pour fixer l'éternelle séduction de leurs plus beaux mouvements. Nous avons ici des Ménades et des Bacchantes. Les unes portent habituellement le costume des chasseresses, tunique courte et bottines lacées. Les autres sont vêtues de longues robes et de nébrides; elles apparaissent souvent en proie à une sorte de fureur, dans le paroxysme de la passion.

Silène, père nourricier de Dionysos et ancêtre de la descendance qui porte son nom, a une place à part au milieu des suivants et suivantes du dieu. La médisance ne l'a pas épargné. On a trouvé plaisant d'extérioriser sur lui avec une malicieuse exagération les effets du vin absorbé immodérément. Ses compagnons le portent volontiers en tête du cortège ou soutiennent ses pas chancelants. Ils se servent de lui comme d'une enseigne, en font le symbole de leurs grossiers ébats.

Pan se joint fréquemment aux Satyres et aux Silènes. Fils d'Hermès, il est le protecteur des pâturages, cher surtout aux pâtres arcadiens. Il a les cavernes pour sanctuaires; souvent il joue de la syrinx pour accompagner la danse des nymphes. C'est lui qui enseigna au jeune Olympos l'art de la flûte.

Des Centaures conduisent parfois le char de Dionysos. On connaît ces monstres que créa la fable en adaptant à un corps de cheval une tête et une poitrine humaines. L'art hellénique se les était appropriés dans les temps reculés, mais il est admis aujourd'hui que la Chaldée et la Phénicie en décorèrent avant la Grèce leurs monuments archaïques. Toutefois, l'on aime à

rappeler que la légende péninsulaire qui s'établit à leur occasion donna naissance à l'un des principaux sujets décoratifs des métopes du Parthénon, du fronton du temple d'Olympie et de la frise de Phigalie.

Aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, pendant le festin des Lapithes, Eurytion, chef des Thessaliens, se conduisit grossièrement vis-à-vis de la jeune épousée. Thésée et les Lapithes se dressèrent aussitôt pour venger cet affront. Les Thessaliens effrayés sautèrent sur leurs montures et s'enfuirent avec une telle vitesse et une si parfaite dextérité dans la manière de pratiquer l'équitation que la légende populaire ne les sépara plus de leurs chevaux. On les appela Centaures et ils fournirent aux artistes un ample contingent de motifs. Plus tard on en fit des deux sexes et on les introduisit dans les scènes dionysiaques.

A la tête de ce cortège, dont Ariane fut proclamée Reine-d'amour, Ariane-Aphrodite, Bacchus dit adieu à Naxos et gagna la côte laconienne. Il traversa l'Arcadie, l'Argolide, l'isthme de Corinthe, l'Attique, la Béotie et la Thessalie, semant sur son passage comme un renouveau d'allégresse. La vallée de Tempé fut le théâtre de ses premières grandes initiations.

Lorsque ses compagnons virent le Pénée aux flots couleur d'argent, leurs bouches s'unirent dans ce cri d'admiration que les poètes répétèrent comme un fidèle écho tant que dura le monde antique. Ils suivirent, entraînés par lui, les rives sinueuses du fleuve dont les eaux peu abondantes et presque sans courant s'arrêtaient pour former de petits lacs d'où elles se déversaient en jolies cascades. Des pâtres, adolescents et jeunes filles, des hommes, des femmes, des vieillards se joignaient pendant la route à l'heureux thiasse de Bacchus. Un soir, après plusieurs semaines de marche coupée de longs séjours aux endroits les plus pittoresques, la caravane de pèlerins et son conducteur pénétrèrent dans une gorge bordée de rochers abrupts. Des cavernes, des grottes s'y creusaient partout, réunies par des couloirs et parfois superposées. D'énormes végétations de lierre, tombant du sommet de ces murailles naturelles en épaisses tapisseries, les couvraient de chaque côté. Ici, la vallée était resserrée; très lentement à travers des herbages en fleurs, l'eau coulait en bas à pleins bords, côtoyant des îlots d'arbustes parmi les frênes et les peupliers.

La lune se levant derrière les collines éclaira bientôt le ciel pendant qu'une lueur fantastique glissait dans les profondeurs. En tous sens, dans ce clair-obscur, des feux mouvants passaient au loin, s'approchaient et entraînaient dans le défilé. Ils assuraient la marche des mystes ou initiés, qui s'étaient groupés par petites troupes et devaient expliquer les symboles et les aphorismes dionysiaques.

Des jeunes gens ayant du lierre dans les cheveux vinrent en naviguant sur des troncs d'arbre assemblés. C'étaient les mystes de Dionysos-Bacchus, c'est-à-dire du dieu protecteur de la vigne. Ils portaient des coupes de bois pour savourer le vin et l'offrir à tous. D'autres descendirent des sommets par un sentier presque inaccessible. « Nous sommes les mystes de Bacchus pacifique », criaient-ils en agitant leurs flambeaux dans la sombre verdure, et ils avaient aux mains des rameaux d'olivier. Les mystes de la vie en fleurs, les mystes d'Ariane-Aphrodite, les mystes des Éplorées de Perséphoné se rassemblèrent aussi. Tous, en arrivant, se baignaient dans le fleuve. Ils entourèrent ensuite un double autel champêtre, où Bacchus et Ariane pratiquaient certains rites symboliques et prononçaient des aphorismes pour exhorter ou consoler. Des couples amoureux se présentèrent demandant assistance. Ariane les questionna, reçut leur promesse de s'aimer toujours et Bacchus les déclara unis par le mariage. Les mystes répondaient aux questions de tous relatives à l'existence journalière, donnaient des conseils, expliquaient les notions qui, dans la suite des temps, devinrent la base du droit et de la religion chez les païens. Les premiers initiés aux conceptions de Bacchus répandaient ses idées et servaient d'intermédiaires auprès de lui. Ce mode d'action civilisatrice fut également celui d'Orphée. Aux temps où tout le monde ajoutait

foi aux prodiges, il n'existait pas de différence essentielle entre l'homme et le dieu. Le culte de Bacchus, basé sur le libre exercice des forces expansives de la nature et tempéré par les influences féminines d'une Aphrodite mortelle, restait pur des raffinements secrets qui devaient le dégrader plus tard et susciter contre ses excès les lois et l'opinion publique.

Cette nuit dans la vallée de Tempè s'acheva par des danses et des pantomimes aux sons des flûtes, des lyres et des tambourins. Les coupes s'emplirent d'un vin exquis, les bras s'enlacèrent, la splendeur des chevelures apparut en teintes fauves sous la clarté des torches, les pieds légers esquissaient sur l'herbe leurs pas empreints de langueur et les corps se reflétaient dans l'onde en sveltes images. Le ciel ruisselant d'étoiles et plein de tièdes effluves semblait se pencher sur la plus délicieuse des vallées de la terre pour mettre le comble au bonheur que venait d'apporter aux hommes Bacchus et sa douce compagne Ariane-Aphrodite. Dionysos disait et les mystes répétaient après lui : « Aimez, car tout aime, les génies de l'Erèbe et les dieux de l'Ether. Ecoutez la lyre divine. Regardez en haut la lumière et que les âmes s'épanchent quand les cœurs se rapprochent. Ayez l'émulation d'être beaux. Un fil de vos tuniques ressemble à tous les autres fils qui les composent ; mais, vous, soyez la bande de pourpre qui, non contente de resplendir pour elle-même de son pur éclat, embellit encore tout le tissu auquel on l'applique. Si vous êtes pareils aux autres hommes, vous resterez comme le fil et ne serez point de la pourpre..... N'entassez pas dans vos demeures les dons de Déméter ; meublez votre âme de bonté, de justice, et la déesse pourvoira d'elle-même à vos besoins..... Secours aux faibles, doux repos aux vieillards, soins maternels aux enfants. Obéissez à mes préceptes, restez fidèles à mon culte et que cette transparente nuit de Tempè soit nommée à jamais, en mémoire de moi, la Nuit de toutes les ivresses. »

Ainsi parla Dionysos, debout sur les marches de l'autel de verdure, au bord du Pénée thessalien. Ce fut son adieu à la Grèce. Le lendemain il prit la mer, débarqua en Éolie, passa plusieurs mois en Lydie, s'y transforma selon les mœurs orientales dans les solitudes boisées du Tmolus, et fit irruption dans les Indes avec un immense cortège, en vainqueur et en conquérant.

(A suivre)

AMÉDÉE BOUTAREL.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

L'administration des beaux-arts, qui est une personne instruite et qui a de la lecture, connaît ses classiques et agit en conséquence. Pour bien caractériser sa façon d'être, elle emprunte et prend à son compte la fière exclamation de Sertorius à Pompée :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

et après s'être inspirée de Corneille elle passe à Molière, pour adresser à l'administration du Conservatoire le mot de Tartuffe à Orgon :

La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir.

De fait, et comme nous avons eu l'occasion de le faire connaître, pour les beaux-arts le Conservatoire n'existe plus dès qu'il s'agit des concours publics, ils se substituent entièrement à lui, et alors il se produit des choses inénarrables. Déjà, depuis que, à la suite d'une campagne sottement menée par quelques-uns de mes confrères, les concours ont lieu dans la salle de l'Opéra-Comique, l'excellente administration de la rue de Valois avait accaparé la plus grande partie des places au plus grand profit des cuisinières et des portiers de messieurs les sénateurs, députés et autres, ce qui fait qu'on en vendait couramment des paquets dans les rues et sur les places publiques de « la capitale du monde civilisé ». Ce n'était pourtant pas assez encore, et cette fois c'est plus complet. Le Conservatoire a été complètement dépossédé, et les beaux-arts se sont emparés de toutes les places, se chargeant eux-mêmes de faire le service. Et alors, leur première opération a consisté à se rendre coupables d'une inconvenance notoire, j'oserai dire d'une impolitesse sans égale. Ce que le moindre théâtricule n'oserait pas faire envers nous, on l'a fait à notre égard, à l'égard de la critique. Considérant sans doute que

c'est pour notre plus grand plaisir que pendant dix grandes journées nous consentons à aller nous engouffrer dans une salle depuis neuf heures du matin jusqu'à sept ou huit heures du soir, pour passer ensuite une partie de notre nuit à rendre compte de chaque séance, on nous a également réduit notre service de moitié, et gracieusement on nous a octroyé *une seule place*, en ayant soin d'ailleurs de la situer au fin fond de la salle, dans les rangs les plus reculés de l'orchestre, tout près de la porte de sortie, afin sans doute de favoriser notre fuite et de la rendre plus facile en cas d'alerte ou d'incendie. On n'est pas plus aimable. Je ne réclame pas pour ma part, et je le fais d'autant moins que cela serait parfaitement inutile ; mais je me réserve le droit de dire que ce procédé est sauvage. Et quand je vois, comme l'autre jour, la salle Favart envahie, entre autres par une nuée d'enfants de sept ou huit ans qui prennent sans doute au concours un intérêt très sensible, je me dis tout de même qu'on pourrait agir plus correctement envers des écrivains consciencieux et dévoués qui, pour le simple amour de l'art, se condamnent à un véritable supplice et que l'on remercie de cette façon pleine de courtoisie. En vérité, il manque un peu trop de bonne grâce et de convenance à notre république dite athénienne (1).

Ces réflexions, tout ensemble mélancoliques et saugrenues, étant faites pour la forme, je m'en excuse, et vais maintenant procéder au compte rendu des concours, qui ont commencé par la séance consacrée au

CHANT (Hommes)

Nous ne sortons pas des coutumes traditionnelles. Le concours de chant masculin a été assurément l'un des plus faibles auxquels on puisse assister, et comme il arrive presque toujours en pareil cas, les récompenses se sont abattues sur la tête des concurrents avec une libéralité, on peut dire avec une prodigalité faite pour surprendre. Celui qui n'aurait pas été présent à la séance et qui verrait, pour vingt-cinq combattants, cette liste de quatorze récompenses, dont trois premiers et trois seconds prix, se dirait certainement : — Diantre ! Il faut que la journée ait été chaude et brillante ! — Non, cher seigneur ; elle n'a été ni brillante, ni chaude ; terne, au contraire, et sans un seul de ces sujets qui se détachent d'un ensemble morne, qui provoquent chez les auditeurs ces signes de satisfaction bien préférables aux applaudissements et qui font dire : Ah ! voilà l'étoffe d'un artiste. Tout simplement, le jury était en veine d'indulgence, et cette indulgence a peut-être été un peu facile. Mais au fait, je vais vous le faire connaître, cet excellent jury, ce jury extraordinairement débonnaire, qui a donné des preuves d'une mansuétude tout à fait exceptionnelle. Voici comme il était composé : MM. Gabriel Fauré, président ; André Messenger, Broussan, Arthur Coquard, Alfred Bruneau, Delmas, Renaud, Imbart de la Tour, Mouliérat, Ed. Clément, Adrien Bernheim et d'Estournelles de Constant.

Et voici la liste des récompenses :

1^{ers} Prix. — MM. Coulomb, élève de M. Hettich ; Combes, élève du même, et Ponzio, élève du regretté Manoury (mort, on le sait, juste au moment du concours).

2^{es} Prix. — MM. Jourde, élève de M. Dubulle ; Bellet, élève de M. Lorrain, et Pierre Dupré, élève de M. Hettich.

1^{ers} Accessits. — MM. Carrié, élève de M. Cazeneuve ; Félisaz, élève de M. Lorrain ; Imbert, élève de M. Engel, et Fontaine, élève de M. Hettich.

2^{es} Accessits. — MM. de Laromiguière, élève de M. Dubulle ; Tartera, élève du même, Clazure, élève de M. Cazeneuve, et Pasquier, élève de Manoury.

Vingt-quatre ans à peine et déjà chauve comme père et mère, tel est M. Coulomb, le premier des premiers prix, baryton ténorisant, qui s'est fait entendre dans un air du *Messie*. Assez bonne vocalisation, bon phrasé avec le sentiment du style, chante avec expression. En somme, bon ensemble, quoique manquant un peu de nerf et de vigueur. — Je lui préférerais volontiers M. Combes, dont la voix de basse, bien corsée, a brillé dans un air de *Boris Godounow*, de Moussorgsky, qui décidément devient à la mode (tant pis !). Bonne articulation, bon phrasé, du goût, et aussi de la chaleur sans aucun excès. A mon sens, le meilleur sujet du concours. — M. Ponzio, baryton, *Iphigénie en Aulide*. Phrase bien, et chante avec sentiment. Tout de même...

C'est avec justice qu'on a placé M. Jourde en tête des seconds prix. Bien que l'air de *la Flûte enchantée* soit trop bas pour sa voix de basse assez bien posée mais manquant de profondeur, il l'a chanté sobrement, avec goût, non sans style, avec de bonnes qualités qui ne demandent

(1) La direction du *Ménestrel* s'est vu également supprimer tout service, — un service qu'elle recevait depuis près d'un demi-siècle — sans doute parce qu'elle ne s'incline pas assez bas devant M. Dujardin-Beaumetz et ses satellites de bureaux. Cela ne changera rien, on peut le supposer, à ses habitudes d'indépendance. N. D. L. D.